

cette plaie restée béante. Résistant à tous les charmes que ses paroles avaient fait miroiter à ses yeux de dix-huit ans, il s'était enfui loin, loin du foyer, là où ne l'atteindraient plus les échos des voix aimées.

Six mois auparavant, un jour qu'il se rendait à son atelier de travail, il avait rencontré—ô fatalité—une de ces jeunes filles au regard séduisant, dont le seul sourire avait suffi pour bouleverser ce jeune cœur, encore vierge de toute passion.

Elle lui avait paru si douce et si tendre sous son habillement modeste mais digne, qu'il n'avait pu résister au désir de connaître plus intimement cet ange terrestre.

Tout, en effet, dans cette jeune personne était bien de nature à gagner ce cœur qui ne s'était pas encore flétri sous le souffle de rêves brisés : une taille extrêmement délicate et gracieuse ; une figure légèrement arrondie, qu'encadrait une épaisse chevelure blonde et où scintillaient des yeux d'azur, pétillants de jeunesse et de vivacité ; une bouche où se dessinaient deux rangées de perles d'ophris, blanches à ravir, et, si l'on ajoute à ce tableau enchanteur un air candide qui reflétait la fraîcheur et la naïveté d'une enfant de quinze ans, on aura une faible esquisse de cette nymphe qui devait transformer la nature d'élite du jeune adolescent. Cette journée fut pour lui plus heureuse que les autres, la besogne lui parut facile, car il avait toujours devant les yeux l'image enchanteresse de celle qui l'avait momentanément chagriné.

Point n'est besoin de supposer tous les projets qu'il ébaucha, en ce jour, car, qui n'a goûté dans sa vie la satisfaction intérieure que procurent ces rêves jetés aux quatre vents du ciel, mais que le temps ne tarde pas à dissiper.

La nuit qui suivit cette entrevue fut parsemée de songes riants. La fortune lui avait enfin ouvert les portes et il s'était vu paisible possesseur de propriétés considérables. Le sort avait voulu que la vierge de la veille présidât au foyer, et il vivait heureux et chéri de celle qu'il aimait de l'amour le plus chaste et le plus sincère.

Le soleil était déjà haut à l'horizon, lorsque le jeune homme, devenu amoureux, ouvrit les yeux à la lumière, encore sous l'effet des songes qui l'avaient hanté durant son sommeil.

Il se hâta de faire sa toilette et s'empressa de regagner de nouveau l'atelier, qu'il fréquentait depuis bientôt cinq ans. Mais—coïncidence heureuse—au même endroit que la veille, il croisa celle qui lui avait enlevé son existence presque entière. Le même sourire effleurait ces lèvres vermeilles qui l'avaient subjugué. Enhardi, il osa saluer cette inconnue, qui semblait disposer de tout lui-même. Les jours se succédèrent, et chaque matin amena une nouvelle rencontre et de nombreux saluts, que le temps rendait plus affectueux.

Un jour, cependant, il hasarda une phrase, la première qui lui vint à l'idée.

— Quel temps agréable ! n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oh ! oui, monsieur, avait-elle répondu, toujours souriante. Le temps est bien beau pour la promenade.

Il continua sa route, ne devinant pas l'intention réelle cachée sous cette simple réponse.

Le lendemain, il quitta le logis plutôt et put devancer quelque peu l'habitude des jours précédents.

Une nouvelle banalité, jetée au hasard, entraîna une réponse qui trahissait un désir ardent de prolonger l'entretien. Il comprit, cette fois.

— Rien ne me presse, ce matin, mademoiselle, me permettez-vous de vous accompagner pendant quelques instants ?

Cette offre fut généreusement et délicatement accueillie. On causa de choses et d'autres, des beautés de la nature, de l'ouvrage, et enfin on se laissa, emportant chacun dans son cœur un heureux souvenir de cette conversation échangée sans but arrêté.

Les jours suivants, ces promenades matinales se renouvelèrent, toujours sans forme déterminée ; mais enfin, grâce à ses manières affables et polies, Emile—tel était son nom—avait obtenu de la gentille Berthe la permission d'aller lui rendre visite à la demeure de son père. Les quelques renseignements qu'il put

obtenir sur la famille de Berthe ne servirent qu'à confirmer la haute opinion qu'il en avait conçue. Cette première visite fut bientôt suivie d'une foule d'autres, assez rapprochées.

Enfin, Emile sentit qu'il était temps de révéler à cette jeune personne candide les sentiments qui avaient germé dans son cœur enamouré. La sincérité qui brillait dans ses yeux, à cet aveu simple et pur, la rougeur qui illumina sa figure étaient bien propres à assurer Berthe qu'elle ne devait pas en douter un seul instant.

Trop irréflectie pour peser ses paroles et ses actions, la jeune fille, dans un élan spontané de son cœur, laissa déborder le trop plein de son affection, et, inconsidérément, ils se fiancèrent.

Quelques mois se passèrent ainsi, dans l'enivrement du premier amour ; leur passion semblait s'accroître avec le temps et rien désormais ne semblait devoir rompre ces liens.

Cependant, une transformation soudaine devait bientôt s'opérer dans l'existence de cette fleur de quinze ans, arrosée depuis quelque temps d'une amitié pure et noble.

Le père, qui ignorait ce qui s'était passé, avait introduit dans la famille un ami qui, par ses manières habiles et câlines, ses richesses, son nom enfin, avait réussi à captiver fortement l'affection de la jeune fille inconstante et irrésolue. Cette affection, simple alors, se changea tout à coup en un vif amour.

L'ouvrier fut presque oublié, et quoiqu'admis encore à faire sa cour à la jeune Berthe, il n'en fut pas moins décidé par le père, qui en cela obtint facilement le consentement de sa fille, que celle-ci épouserait le riche prétendant.

Le mariage fut stipulé, et la nouvelle en parvint bientôt aux oreilles du pauvre Emile.

Quel désespoir et quel sourde colère durent surgir dans cet être qui s'était repu de tant de chimères qu'un seul mouvement d'inconstance allait détruire ! Il courut s'assurer, auprès de sa fiancée, de l'importance qu'il devait attacher à ce qu'il venait d'apprendre. Hélas ! il ne tarda pas à constater que ses craintes n'étaient que trop fondées.

L'ingrate ! elle lui apprit tout, sans soupçonner qu'elle allait briser une nature d'élite, qu'elle allait anéantir, en un seul coup, tous les projets que le trop confiant Emile avait formés.

Il soutint jusqu'au bout la révélation foudroyante, et, dans son cœur, il sentit que l'amour avait fait place à un morne désespoir, à une haine mortelle...

C'est alors qu'il avait pris le chemin de l'exil, jurant de ne plus engager sa foi et voulant fuir pour toujours les lieux qui avaient été le théâtre de son bonheur éphémère.

J. ST.-J.

DEVOIR ET DÉVOUEMENT

Sur cette pauvre terre, où nous ne faisons que passer, tout entraîne après soi des déceptions ; seuls, le devoir et le dévouement ne trompent jamais l'attente des cœurs. Les hommes oublient trop souvent cette vérité ; ils aspirent sans cesse à la gloire, aux honneurs, et se fatiguent le corps et l'esprit dans la poursuite de ces biens périssables qui, après tout, ne leur procurent que des joies éphémères. Une calomnie, un mot suffit pour faire écrouler ces vaines espérances, et alors, que reste-t-il ?

Le devoir et le dévouement, que seules, les âmes fortes savent apprécier offrent des joies plus pures et plus durables ; et si à chaque instant, ils commandent le sacrifice, ils sont aussi le principe du véritable bonheur, car la pensée du devoir accompli laisse après soi la paix du cœur, de tous les biens le plus grand et le plus désirable.

Holyoke, 1896.

MYOSOTIS.

Nous nous plaignons constamment que nos jours sont trop peu nombreux, et nous agissons comme s'ils ne devaient jamais finir.—ADDISON.

COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Elle est revenue, après son tour périodique de sept ans, autour du soleil, la comète aperçue le 6 juillet 1889 et dénommée : comète périodique de Brooks.

Notre gravure No 1 montre le champ télescopique dans lequel cette comète fut découverte. Elle se mouvait apparemment de droite à gauche, d'après ce que nous en apercevons dans la gravure, mais cela si lentement que, pour toute une semaine, elle ne sortit pas du champ du télescope. On put reconnaître à la fin qu'il y avait une comète principale avec de nombreux satellites.

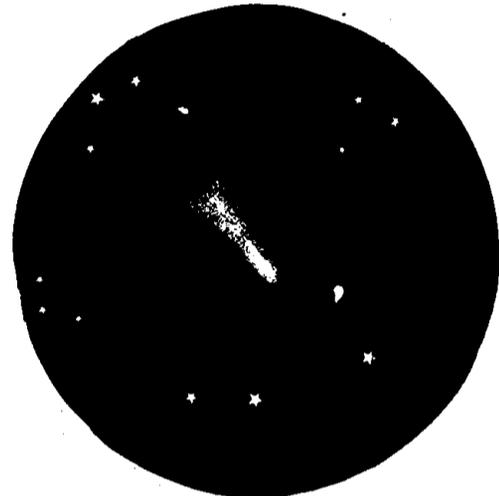


FIG. 1.—CHAMP TÉLESCOPIQUE DE DÉCOUVERTE DE LA COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Avec les télescopes de moindre force on ne découvrirait que deux de ces acolytes, mais l'œil exercé de Barnard, à travers le réfracteur géant de Mont Hamilton, en retraça jusqu'à quatre. Ils précédaient la comète mère dans sa course à travers l'espace (fig. No 2). Cela a valu à la comète de Brooks le nom de comète multiple.

Les mathématiciens eurent bientôt constaté que cette comète se meut dans une orbite elliptique, accomplissant sa révolution autour du soleil en un peu plus de sept années. Elle fait partie de notre système solaire.

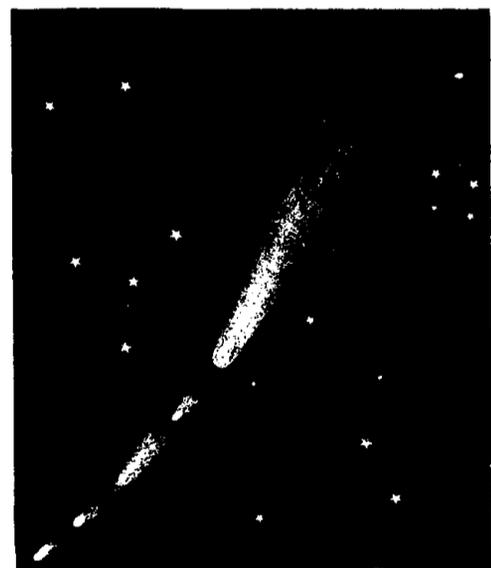


FIG. 2.—MULTIPLICITE DE LA COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Néanmoins, on a établi qu'elle n'eut pas toujours cette courte révolution périodique. Le Dr Chandler prétend qu'en 1886, trois ans avant la découverte de Brooks, cette comète subit l'attraction irrésistible de Jupiter et que son orbite et sa période furent modifiées par ce fait, d'une durée de 30 ans à la durée actuelle de 7 ans.

Et ce n'est pas tout. On croit que c'est lors de cette rencontre de Jupiter avec la comète de Brooks que prit naissance le cinquième satellite de Jupiter, découvert par Barnard en 1893. Il ne consisterait en rien autre chose qu'en un fragment de la comète, détaché de sa masse par l'attraction supérieure de Jupiter.